

membres étaient assez bien nourris ; mais cela ne les empêcha pas d'être d'une parfaite inutilité.

L'autopsie terminée on se décida à procéder de suite à l'inhumation. Il s'agissait de trouver des porteurs ; ce ne fut pas chose faite, car nul ne voulut charger d'un corps aussi lourd ; chacun s'accordait à dire qu'il avait déjà passé assez long-tems sur les épaules du peuple. Il fut donc résolu de jeter le cadavre dans le premier trou qu'on rencontrerait. On le mit alors dans une charrette laquelle on attela de malheureux chevaux qui s'en allèrent la tête basse, le morne, la physionomie contistée, sans doute de se voir chargés d'une œuvre au déshonorante ; ils le déposèrent à la voirie, ne croyant pas trouver une demeure plus convenable pour un pareil objet.

Tous les renégats, les apostats, les flatteurs, les espions, les âmes damnées, les serviteurs du diable, les marchands de consciences, les forts-à-bras, les tueurs de chiens, et les procureurs-généraux se sont cotisés pour lui faire chanter *de profonds* ; mais ils ne ramassèrent que deux sous. C'était encore une valeur double de celle de l'âme du trépassé.

BOITE DE PANDORE.

(POUR LE FANTASQUE.)

PHILOLOGIE.

Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

BOILEAU, Art. Poét.

Mr. le Rédacteur,

Je suis l'ami de la critique ; non de cette critique acerbe et jalouse qui ne se complait qu'à ternir de belles œuvres, de même, pour me servir d'une comparaison empruntée, qu'une harpie qui vient souiller des mets purs ; mais uniquement de celle qui, se faisant un devoir de la modération et de la justice, s'impose l'obligation de *instruire en corrigeant*. Envisagée sous ce rapport, elle est également bien venue de l'homme sincère qui sait se mettre au-dessus des vaines préventions de l'amour-propre et de la susceptibilité. Si donc il se trouve des gens qui méconnaissent et s'en offensent, il en est d'autres qui l'honorent et l'apprécient. C'est pour ces derniers que j'écris.

Je remarque dans le *Canadien* d'hier un article qui est en substance une vigoureuse protestation contre les manœuvres de l'administration du jour, et un encouragement à combattre pour le maintien de notre nationalité menacée dans son existence. Comme on le voit, l'écrivain est mû par de louables motifs ; il désire le salut de sa patrie, il recommande en conséquence de recourir à toute l'énergie de la résistance morale contre une oppression systématique qui n'oppose le droit que la force : voilà pour le fond. Mais, tout en professant les meilleurs principes qu'un bon citoyen puisse avouer, il néglige, il maltraite sa langue, et peut-être réfléchir qu'elle fait partie intégrante de cette nationalité que l'on se force de nous ravir, et que l'écrivain doit autant respecter l'une que le citoyen de fendre l'autre.